

LES JEUDIS DE L'HISTOIRE | Jusque dans les années 60, l'eau a été le moteur de l'industrie

Quand la Bourbre et ses canaux étaient source d'énergie

Jusque dans les années 1960, la Bourbre, c'était le clapotis de l'agitation industrielle d'un chapelet de moulins. Ses rives ont accueilli moulins, scieries, filatures, tanneries, forges et fonderies. On en comptait une vingtaine dans le secteur.

À quoi servaient les canaux mouturiers ?

Des canaux appelés mouturiers régulaient le débit selon les besoins de l'industrie. La multiplication des moulins a rendu nécessaire l'augmentation des ressources en eau. Il a fallu construire des barrages munis d'écluses ("Ecluses"), et éventuellement y conduire de nouvelles sources (fontes ou fontaines). On allait jusqu'à détourner le lit d'une rivière.

Le prélèvement de l'eau était contingenté pour ne pas compromettre le fonctionnement des autres en aval, surtout en période de sécheresse. Le règlement prévoyait des contrôles et des amendes : une marque indiquait le niveau autorisé. C'était une cause de guéguerres et procédures permanentes jusqu'à une époque récente.

Payer une redevance

L'eau est le moteur du travail et, selon le droit féodal du Moyen-Âge, même s'il est propriétaire du moulin, l'exploitant paie chaque année une redevance au seigneur pour l'utilisation de l'eau qui coule le long ou à travers ses terres. Cependant, cette précieuse manne ne pouvait pas

être utilisée librement pour l'irrigation des champs riverains ! En revanche, les dégâts causés par des débordements ou ruptures de canaux ne donnaient lieu à aucun dédommagement, même si une maison et des cultures étaient endommagées ou détruites.

À La Tour-du-Pin, dans le domaine marécageux, il fallait trouver un moyen de récupérer au maximum la ressource des eaux stagnantes. Le drainage s'est fait par des "clausura", chenaux périphériques, et des "bots" ou "chaussées", levées de terre qui longent les "fossés" munis d'un système de vannes qui ouvrent sur le déversoir du trop-plein.

Jean-Jacques BUIGNÉ,
d'après les recherches de Michel Lauth



Route de Saint-Clair, il y avait l'usine Margoton qui devint la sucrerie de betteraves Camichel qui produisait 3 500 tonnes de sucre par an. Elle devint ensuite une fabrique d'extraits tanniques de bois de châtaigniers pour disparaître en 1895. De l'autre côté de la route, c'est le Petit Martinet où se tenait la tourmerie Bochier, la scierie Pommier, Carré puis Valler.